



« La Forêt des âmes » Religion & Diversité

Par Sonia Bressler

soniabressler@gmail.com / +33.672.50.82.59

Projet en collaboration avec le Centre Culturel Français de Yogyakarta
(Indonésie) – novembre/décembre 2011

Sommaire

- I- **Texte préparatoire au débat « religion & diversité »**
 - Diversité(s) & identité(s)
 - Le fait religieux et le sacré
 - Religion & diversité : quelle place pour le sacré ?
 - Le sacré & la création
 - Philosophie & religion

- II- **Texte préparatoire à la table ronde « cinéma documentaire engagement politique & social »**
 - Définir & circonscrire le cinéma documentaire
 - Un engagement politique et social

- III- **Le projet la Forêt des âmes de Julien Friedler**
 - Quelles sont les traces possibles ?
 - Les expositions qui ont déjà eu lieu

- IV- **Les extensions de ce projet en Indonésie**

- V- **Qui est Julien Friedler ?**

- VI- **L'association Spirit of Boz**

- VII- **Pourquoi je me suis engagée dans ce projet ?**

- VIII- **Mon parcours / Mes publications**

I- Religion & diversité (en vue débat du 5 décembre 2011)

« La religion fait partie de la culture, non comme dogme, ni même comme croyance, comme cri » écrit Merleau-Ponty dans *Sens et non sens*. Partir de cette citation de Merleau-Ponty, c'est montrer combien évoquer la religion, c'est évoquer le social, les civilisations, le « pouvoir magique » des relations interpersonnelles.

Évoquer le thème « religion & diversité », c'est donc pour moi, regarder le champ social. En histoire de la philosophie quand nous évoquons la religion, nous évoquons l'ensemble des pratiques (rites, cultes) et des croyances qui assurent, réglementent et institutionnalisent les relations des individus avec le surnaturel (le sacré, les dieux, Dieu).

Inutile ici de répéter l'idée qu'il existe différentes religions, et différentes représentations de Dieu. La diversité est donc multitude, c'est ici un multiple. Faut-il pour autant penser qu'il y a autant de religion que d'individus ? Si cette question peut prêter à sourire, elle est aussi le lieu d'une interrogation pourquoi parlez ici de la religion ? Et non des religions ? Sous l'expression « la religion », nous subsumons une étonnante diversité de pratiques. En elle-même donc l'expression religion englobe la diversité. Une autre question se pose : la diversité doit-elle nécessairement être singulière ? Ne pourrions-nous pas parler des diversités de ce monde ?

Diversité(s) & Identité(s)

J'ai personnellement du mal à entendre parler de la « diversité » comme simple et unique, comme une boîte dans laquelle tout pourrait entrer. Au cours de mes recherches sur la laïcité, j'ai pu constater que la notion de « diversité » n'était que très récente dans les pays occidentaux. Elle apparaît à la fin du

XIXème siècle. Revenons à l'histoire : ce (pays, culture) qui était différent, était colonisé. Il s'agissait donc d'éliminer la différence, le divers. Il fallait unifier, lisser. Le monde devait avoir la même identité. Une identité imposée.

En 2004, avec force et fracas, la notion de « diversité » explose au grand jour. Elle apparaît avec la Charte de diversité en entreprise¹. Donc l'entreprise se doit d'accueillir la diversité, les différences. En d'autres termes, nous sommes tous différents, mais devons porter le message unique de la société.

Dans le triste contexte actuel français de la création d'un ministère dit de l'Identité nationale, ou de la discussion d'une loi portant sur l'interdiction du voile musulman dans certains (ou tous les) espaces publics, il me semblait important de faire une digression sur la diversité et de lui assigner un rôle neuf, celui d'offrir la possibilité d'une identité choisie et respectée.

Même si l'utopie d'une identité choisie par chaque individu puisse sembler encore très loin, elle demeure un objectif de liberté et de respect du sacré. En effet, s'il y a bien un sujet, un lien intrinsèque entre « la religion » et « la diversité », c'est le sacré qui en la charge. La liaison comme la bascule s'opère ici dans le sacré.

Le fait religieux et le sacré

Le fait religieux se rencontre quasiment dans toute société : dans les sociétés « primitives », il se confond avec le fait social lui-même en assurant sa cohésion et la conservation de son ordre. Mais, plus les voies d'accès au sacré sont délimitées, plus le fait religieux a tendance à se distinguer et à se dissocier de la vie sociale (la croyance devient affaire de conscience) et plus la société devient autonome, « désenchantée », sans rapport au monde du surnaturel. C'est seulement dans un tel contexte que devient possible l'athéisme et c'est en

¹ <http://www.charte-diversite.com>

réaction contre lui que surgissent des phénomènes comme les sectes (dont les raisons sont aussi d'ordre psychologique, social, etc.).

À la base du fait religieux, il y a l'expérience du sacré. Le sacré s'oppose au profane, il touche aux notions de pureté et d'impureté. Il fascine et suscite une réaction de répulsion. L'expérience du sacré se situe par-delà le langage (même si le langage en sa fonction magique permet d'y accéder). Elle peut ainsi toucher aux limites de la condition humaine et déstabiliser l'ordre social si elle n'est pas canalisée, réglementée.

Dans sa double relation à l'ordre social et au sacré, à la réalité et au surnaturel, la religion s'avère ainsi avoir deux aspects différents que Bergson (dans son ouvrage intitulé *les deux sources de la morale et de la religion*) distingue en les opposant : la religion « statique » et la religion « dynamique ». La première « attache l'homme à la vie, l'individu à la société » ; la seconde atteint « à quelque chose d'inaccessible » et transporte l'âme sur un autre plan, elle est mue par « l'élan vital ».

Religion & diversité : quelle place pour le sacré ?

Le culte reprend sans cesse le dialogue religieux. Ce dialogue est indirect et le pratiquant manque d'un vis-à-vis auquel il pourrait se référer sans attendre comme à un autre sujet. Sur ce point, nous touchons à la distinction entre la magie et le religieux. La magie repose sur une action directe sur le divin, elle s'épuise dans sa tentative de conciliation des forces occultes. À l'inverse, le cérémonial religieux est une médiation nécessaire basée sur l'intentionnalité de la foi qui se rapporte toujours à un objet indéterminé. Un certains nombres de préalables sont requis pour entrer « en religion », c'est-à-dire pour accéder au religieux. Il existe toujours un type de recueillement qui place le fidèle hors

de l'agitation du monde et à l'abri de tout ce qui pourrait le divertir de sa tâche.

La philosophie s'attache à l'étymologie du mot « religion » pour en expliquer, ou en élucider le concept. *Religio* viendrait (interprétation de Tertullien reprise par Lactance et adoptée par le christianisme) de *religare*, « relier » et désignerait le lien entre les hommes en tant qu'il est fondé sur le rapport entre homme et dieu. Cependant *religio* s'origine plus fondamentalement encore dans le terme *legere* : « cueillir », « recueillir », « prendre soin » (cf. Cicéron, *De la Nature des Dieux*, II, 28).

Il nous faut tenter ici de raccorder ces deux origines à deux catégories qui explicitent le rapport ambigu de la religion au monde quotidien (au monde tel que nous l'expérimentons) :

- le *divin* comme emblème d'une transcendance,
- le *sacré* comme ce dont il faut prendre soin ;

Le divin renvoie à la théologie, à la rigueur éthique en désignant la transcendance absolue d'un être fondateur. Il creuse ainsi un écart entre la totalité des choses perçues et seulement apparentes, et l'essence autosuffisante d'un (ou des) dieu(x).

À l'inverse le sacré structure un horizon esthétique qui inscrit l'objet de la foi dans la présence pleine d'intuition et, pour reprendre le vocabulaire de l'intentionnalité, remplit d'un contenu mondain la visée religieuse.

Quelque part le projet la Forêt des âmes réussit cette concordance entre le divin et le sacré. Le divin au sens premier, car la première question « dieu existe-t-il ? » soulève déjà une multitude de réactions. Un simple « oui » ne suffit pas. Elle s'ouvre sur le champ de la réflexivité individuelle, elle touche à ce en qu'il nous appartient de croire, de considérer comme sacré. Dieu est-il la nature comme le suggère Spinoza ? Le sacré s'incarne-t-il dans la réalisation de beaux

objets. Ici sur l'île de Java, il semble que l'artisanat, soit placé au rang de l'expression du sacré.

En ce sens, le sacré se prête surtout à une détermination conceptuelle et abstraite. Il qualifie davantage le contenu d'une pensée plus qu'une modalité de l'expérience.

Le sacré & la création

Pour envisager le religieux comme une expression mondaine et anthropologique, sans avoir à décider de la nature de Dieu (comme référent ultime), il nous faut considérer le sacré tout en suspendant le problème de l'existence du divin. Même si le sacré conserve l'idée de transcendance, elle n'en demeure pas moins affranchie du divin.

Mircea Éliade définit le sacré comme « manifestation du tout autre » (Cf. *Le sacré et le profane*). Il souligne ainsi le paradoxe d'un terme qui désigne une présence qui excède toujours son apparition : le sacré, en effet, exhibe sa différence, ce par quoi il est indissociable d'une manifestation qui le rend visible.

Selon Mircea Éliade « le sacré est saturé d'être (*ibid.*). Il circonscrit ainsi un domaine qui, à l'intérieur du monde, ravale son autre au rang de simple expédient. S'il est un temps spécifiquement religieux, il existe donc aussi un espace du sacré qui institue une hiérarchie des lieux selon leur intensité signifiante. Par là, la distinction du sacré et du profane désigne bien autre chose que la présence, à l'intérieur du monde, d'un reste de transcendance : elle fournit le principe d'une différence interne à l'expérience. En arrachant certains lieux au nivellement géométrique et à l'aménagement technique, le sacré ouvre une nouvelle perspective sur l'espace par laquelle il se présente dans ce qu'il peut avoir d'inhumain. Un temple grec, affirme Heidegger, « n'est

à l'image de rien » (cf. *L'origine de l'œuvre d'art*). Il échappe au schéma artificiel de la reproduction du modèle parce qu'il « ouvre un monde et, en retour, l'établit sur terre » (*ibid.*).

Il est certain que le sacré ne suffit pas à décider de ce qui est religieux. Cependant, la religion décide pour elle-même du sacré, tendant parfois à relativiser autant que possible cette catégorie pour maintenir l'altérité radicale du divin. Reste que le sacré porte en lui à la fois le souci de séparation et celui de la présence qui semblent caractériser le fait religieux comme tel. En plus de définir un espace incommensurable aux exigences de l'utile, il qualifie un sentiment fondamental d'attraction et de répulsion qui inscrit le religieux dans la sphère de l'intime. Intimité paradoxale, puisqu'elle implique l'épreuve d'une totale dépossession de soi et ne ramène le croyant à lui-même que pour qu'il fasse le constat de son insignifiance.

L'éliision de l'un de ses termes, tel semble être le secret de la religion. Toute l'œuvre de Feuerbach est traversée par ce paradoxe. Il écrit : « *dans le rapport aux objets sensibles la conscience de l'objet est séparable de la conscience de soi ; mais dans le cas de l'objet religieux la conscience coïncide immédiatement avec la conscience de soi coïncide* » (cf. *L'essence du christianisme*). Pour accéder à nous-même, nous devons faire l'épreuve de notre totale aliénation. En objectivant la vérité du « genre », la religion projette en effet, l'essence humaine dans des puissances qui dépassent nécessairement l'individu et le déposèdent de son autonomie. Dans cette perspective, Dieu, n'est rien d'autre que notre « soi aliéné », sa vérité mais sur un mode inadéquat.

Dès lors puisque la religion est la représentation de la réalisation accomplie de ce que nous sommes en réalité en train d'accomplir, il est nécessaire d'inverser le rapport religieux afin que son pôle humain, occulté jusque-là, retrouve son statut d'origine et de fondement. Il suffit, pour cela, que nous comprenions que

ce qui est sacré en religion, c'est nous-mêmes. Ainsi nous pourrions, après nous être perdus dans nos rêves, nous contempler dans nos œuvres.

Philosophie & Religion

La philosophie peut rencontrer la religion sur un terrain de concurrence, de connivence ou d'opposition. La religion s'accompagne en effet dans bien des cas d'un effort de rationalisation des croyances qu'on appelle théologie.

Ainsi, Thomas d'Aquin veut concilier la raison et la révélation dans un système théologique, alors que Pascal ou Kierkegaard insistent sur l'irrationalité de la foi religieuse.

Mais la philosophie étant un libre exercice de la raison, affirme l'autonomie de la pensée, que ce soit avec Kant, pour faire place à côté de la raison théorique (qui connaît les phénomènes et non les choses en soi) ; aux postulats de la raison pratique (Dieu, la liberté et l'immortalité), ou avec Marx, pour dénoncer l'illusion de croyances en un au-delà qui serait l'opium d'un peuple aliéné.

Aujourd'hui, le « retour du religieux » nous renseigne davantage sur une société inquiète que sur la religion elle-même. Elle est le cri que nous évoquions au début avec Merleau-Ponty. Le cri d'une société qui cherche à faire entendre ses aspirations. Il nous faut ici reconnaître Nietzsche a eu raison de constater que la « mort de Dieu » prive les hommes du fondement de l'existence mais ne suffit pas à supprimer une recherche éperdue de sens dont la nature demeure intrinsèquement théologique.

En ce sens, le sacré (sa quête, son entretien, sa présence) trouve une place plus importante encore. Il se transforme, se meut en valeurs esthétiques, philosophiques qui elles-mêmes. Toute l'œuvre de Julien Friedler s'ancre dans ce paradoxe du sacré, comme miroir de soi, des autres et du monde. Participer

ici à ce débat, n'aurait pas été non plus concevable sans cette création initiale de Julien Friedler désignée sous le nom de « Forêt des âmes ».

II- Table ronde « cinéma documentaire engagement politique et social »

C'est étonnant mais il est impossible de dire à quand remonte la premier « documentaire filmé ». À cela plusieurs raisons, car filmer le réel peut entrer dans le documentaire. Donc quand le train de la Ciotat entre en gare, filmé par les frères Lumière (en 1895), c'est un documentaire. Une minute où le réel entre en scène. On mesure depuis ces premières images toute l'importance du cadrage dans la façon de « donner à voir ».

Définir et circonscrire le documentaire

« Documentaire » est employé à tort et à travers : documentaire de création, docu-fiction, fiction du réel, feuilleton documentaire, cinéma documentaire, documentaire historique, grands reportages d'actualité, documentaire animalier, sans parler de la télé-réalité, etc.

L'origine du mot documentaire est le verbe latin *docere*, qui veut dire enseigner, instruire, transmettre des informations, des connaissances ; en ce sens on disait autrefois de la télévision qu'elle était une « fenêtre ouverte sur le monde ». Mais le verbe latin peut être aussi pris dans un sens juridique : instruire un dossier. C'est-à-dire réunir toutes les pièces pour établir un jugement. Dans le cadre du cinéma documentaire, on pourrait appeler cela les repérages. Se donner le temps de voir, d'observer, d'écouter. Ce deuxième sens qualifie à mes yeux un des aspects essentiels du documentaire, qui le distingue d'emblée du reportage. Pour le reportage, le journaliste (notez qu'on

parle de journaliste et pas de réalisateur) va collecter l'information du jour décidée en comité de rédaction. Autrement dit, il va chercher ce qu'on lui a dit de rapporter en fonction de la ligne éditoriale de son journal et il doit faire vite. Il tourne, enregistre un témoin, fait des plans raccord pour le montage, et s'en va.

Le cinéaste documentariste, lui, n'est pas d'abord soumis à l'audimat (en principe !). Il prend le temps de l'observation, de l'écoute et c'est à partir de là qu'il va découvrir son sujet, trouver un point de vue, construire son film. Au départ, il ne sait pas bien ce qu'il va trouver, il s'engage sur un chemin dont il ne connaît pas l'aboutissement. Son film va se construire peu à peu. Et cet itinéraire commencé par les repérages va se poursuivre jusqu'à la fin du montage. J'insiste sur cette notion de temps qui permet de décanter, de chercher, d'inventer la forme que prendra le film. On a affaire à un auteur. Qu'est-ce qui va se dégager d'un film documentaire une fois terminé ? Moins un contenu informatif qu'un regard, un engagement.

Un engagement politique & social

L'engagement du documentariste tient donc de sa propre histoire. De sa propre façon d'expérimenter le monde. C'est une poétique, c'est un mouvement. Le documentariste pose son regard sur le monde, et en propose une lecture. On ne sort jamais indemne de la vision d'un documentaire. Pendant près de dix ans, j'ai programmé des films documentaires et créé une section spéciale au sein d'un Festival International. Pour 100 films programmés, plus de 1000 regardés, apprivoisés. Certains m'ont profondément marqué :

- comme le documentaire *Soupir d'âme* de Hélène Doyle sur l'abandon et la réconciliation ;
- *L'État de guerre* de Béatrice Pignède et Francesco Condemi

- *Propagande de guerre, propagande de paix* de Béatrice Pignède

Je pourrais en citer de nombreux autres, cependant, ceux-ci me paraissent pertinent eu égard la question d'engagement social et politique. Les réalisations de Béatrice Pignède et Francesco Condemi sont extrêmement intéressantes parce qu'ils utilisent les images des reportages télévisés, et décortiquent le fonctionnement des discours médiatiques, trop souvent considérés comme des documentaires qu'ils ne sont pas. Ils sont orientés, précipités, etc. Le documentaire d'Hélène Doyle est une écriture intime, autobiographique. Elle mêle recherche esthétique et quête d'elle-même. Elle se documentarise, et propose une lecture du monde et de son histoire. La réalisatrice française Valérie Garel, dans la *Maison de Jean*, narre son histoire et celle d'une région. Elle explore l'histoire d'un territoire via le rapport à son père. Cet engagement, ce parti pris, de filmer les détails d'une maison vide, d'une filature à soie où seules les traces demeurent, est une façon de marquer le territoire.

Chaque documentariste propose avec force, style, son regard sur un point du monde. Un détail qui soulève la conscience, parfois peut porter le spectateur à l'écoeurement, à l'incompréhension, ou l'entraîner ailleurs. L'engagement réside dans l'écriture proposée, ce n'est pas une histoire simple que d'accepter de voir par le biais des yeux de l'autre. Tout réside dans cette écriture, cet accompagnement. Le documentaire est, comme le démontre si bien le travail d'Irit Bastry (dans son documentaire *This are not my images*) est une question de perception. Nous percevons le monde, sans cesse nous sommes engagés avec lui. Irit Bastry écrit : « l'âme des images, leur essence émane de leur histoire, de la possibilité de les voir et de les revoir, laissant à chaque fois des marques différentes à la surface de la perception ».

Réfléchir sur les documentaires, c'est se poser la question du rapport entre le filmant et le filmé. Quelle est donc la légitimité de l'image ? Aucun documentaire ne peut prétendre restituer la réalité.

III- Qu'est-ce que le projet « Forêt des âmes » de Julien Friedler ?

« La Forêt des âmes » est un projet initié par l'artiste plasticien Julien Friedler. Et ce n'est pas la caractéristique la plus étonnante de ce projet, qui couvre plusieurs pays (Argentine, USA, Rwanda, France) et dont son créateur prévoit la fin dans... 80 ans.

Les six questions sont invariables, seules les réponses sont différentes. Dessinées ou écrites, rêvées ou chantées, elles enchantent l'œuvre à venir : « la forêt des âmes ».

Nous distribuons à qui souhaite participer, sans souci de race, de croyances, d'affinités politique ou d'éducation.

Six questions qui pendant 80 ans vont faire le tour des cultures, des civilisations. Elles cheminent à travers le monde.

- Dieu existe-t-il ?
- Comment caractériser cette époque ?
- Comment voyez-vous l'avenir ?
- Êtes-vous heureux ?
- La sexualité est-elle importante ?
- Qui suis-je ?

Ces six questions ont déjà connu plus de 70000 réponses écrites. Ces réponses sont conservées dans les locaux de l'association en Italie. Elles sont triées, lues, photographiées, archivées. Par lot de 500, et de 1000, elles sont stockées dans des containers. Containers qui constituent les arbres de la forêt. Une fois placée ainsi, les questionnaires ne sont plus accessibles, seules les traces demeurent.

Quelles sont les traces possibles ?

- Réalisation de portraits photographiques (de personnes remplissant les questionnaires)
- Interviews de personnalités, de penseurs, de religieux, de rêveurs (dans chaque pays ou région du monde où passe la « Forêt des âmes ». Ces interviews seront disponibles tout ou partie sur le site internet de la fondation et sa webTv (www.spiritofboz.com). Certaines feront l'objet d'expositions.
- Création de matière audio dans chaque pays ou région du monde.
- Récolte d'œuvres d'art (vidéo, tissages, photo, dessins, etc.). Tout le monde peut fournir un dessin ou autre.
- Les œuvres ainsi obtenues, seront par la suite exposées lors d'expositions, de salons organisés par l'association et ses partenaires. L'association se réserve le droit d'acheter certaines œuvres. Si des ventes ont lieu, l'argent de la vente reviendra (moins le prix de transport) à son ou à ses auteur(s).

Les expositions qui ont eu lieu

- L'infanzia dell'Arte – Fondation Mudima (Milan 2003)
- Paroles et Paraboles ou le Mythe en question – Passage de Retz (Paris 2004)
- Memories – David Di Maggio Gallery (Berlin 2004)
- Vanitas, Eitelkeit der Eitelkeiten – IKOB (Eupen 2004)
- La Parole des Anges – Galerie Cazeau Béraudière (Paris 2005)
- The Demoiselles revisited – Francis Naumann Gallery (New York 2007)
- In Quest – Philippe Seghers Gallery (Oostende 2007)
- Rund Um Boz in 80 Jahren – Heilig-Kreuz Kirch (München 2008)
- Le Clochard Céleste – Sotheby's (München 2008)
- Out there somewhere in the middle of nowhere – Galerie de Künstler (München 2008)

....

IV – Les extensions de ce projet en Indonésie

Bien que notre séjour en Indonésie soit assez court (départ de Paris le 15 novembre, retour le 9 décembre), nous souhaitons respecter au maximum la diversité culturelle présente en Indonésie.

- Nous souhaitons rencontrer des artistes lors de la biennale d'Art contemporain ;
- Réaliser des portraits photographiques de personnes répondant au questionnaire ;
- Réaliser des interviews
- Participer au débat « religion & diversité

- Voir au maximum l'île de Java et ses habitants dans l'optique d'écrire une sorte de carnet de voyage (qui pourra être édité par les éditions Jacques Flament) avec un cahier de photos.
- ... des expositions possibles, des échanges entre des artistes indonésiens et européens.

V - Qui est Julien Friedler ?



Né en 1950 à Bruxelles, écrivain et artiste contemporain, est la figure de proue du mouvement des arts visuels connu sous le nom de Be art.

Il a passé son enfance et son adolescence à Bruxelles. Il obtient un diplôme universitaire en philosophie à la Sorbonne et ethnographie à l'Université Libre de Bruxelles. Il suit un cursus de psychanalyse à Paris, adhère aux théories post-structuralistes de Jacques Lacan, tout en débutant une psychanalyse personnelle avec ce

dernier.

Durant les années 1990, il crée "La Moire" à Bruxelles, un institut qui favorise une approche interdisciplinaire dans le champ psychanalytique. Il veut briser

les contraintes de la psychanalyse classique mais, rencontrant une résistance farouche, Friedler se sent contraint de quitter le milieu psychanalytique.

En 1994, Friedler débute en tant qu'artiste. Autodidacte mais armé d'une grande expérience sur le caractère humain et d'une fascination pour l'inconnu, il commence à peindre. Les événements de la seconde moitié du 20e siècle influencent sa sensibilité et sa compréhension du monde. A travers son art, il confronte la société contemporaine post-moderne.

Aujourd'hui, il continue de créer et d'écrire. Il est le Président Fondateur de l'association Spirit of Boz qui œuvre pour la mise en place d'une œuvre collective (notamment la Forêt des âmes), défend l'Art contemporain sous toutes ses formes.

VI- Qu'est-ce que l'association Spirit of Boz ?



L'association Spirit of Boz a été fondée, par Julien Friedler, en 2006 pour développer notamment le projet « Forêt des âmes » mais également des échanges artistiques mondiaux sous le label « Be Boz Be Art ».

Spirit of Boz est un réseau international d'art et d'artistes ayant pour principe fondateur qu'en chaque humain réside un artiste.

Nous faisons ainsi le choix de répondre à l'actualité grâce à l'expression artistique.

Président Fondateur : Julien Friedler / **Directrice Spirit of Boz** : Jeanne Zeler

Directrice littéraire : Stella Rouskova / **Responsable Be Boz /Be Art** : Sonia Bressler / **Give Up** : Edwin Lavallée

Spirit of Boz dispose d'une équipe de correspondants à travers le monde et de curateurs qui sont en charge des expositions.

Rendez-vous sur le site de l'association :

www.spiritofboz.com

Vous trouverez des vidéos, des galeries d'images qui donnent la dimension de ce projet. Il est également possible de répondre au questionnaire de la Forêt des âmes en ligne.

VII - Pourquoi je me suis engagée dans ce projet ?

J'ai rencontré Julien Friedler, il y a déjà quelques années au détour d'une interview pour la revue Res Publica. Dans son Atelier, j'ai été happée par une de ses installations « les innocents ». Je suis encore entrain de réfléchir à cette œuvre et à tout ce que Julien Friedler met en place au sein d'un essai en construction.

La qualité de ses œuvres, de ses discours, fait de Julien Friedler un être à part, en quête d'humanité. Il a au fil de sa propre vie, de ses expériences, su extraire une réflexion philosophique et artistique d'une force étonnante. Estimant que dans les sociétés occidentales, le stress du profit, de la consommation, nous entraîne dans une succession d'habitudes nous faisant perdre nos vies ou plus exactement « nous volant nos vies », il a choisi de proposer un temps d'arrêt afin de renouer avec l'artiste qui sommeille en nous. Tel est l'un des objectifs premiers de la « Forêt des âmes ». Chemin faisant cet objectif n'a pas varié, mais s'est enrichi.

C'est ce projet en rhizome, cette construction progressive d'une œuvre collective mais respectant chaque individu, qui a attiré toute mon attention. Pour la première fois, l'art se pense globalement, mais avec des actions locales. Une œuvre regroupe ainsi toutes les cultures, toutes les différences et proposent des échanges. Autre force de cette œuvre, c'est d'être limitée à 80 ans. Je dis limitée, mais pour son créateur et l'équipe qui soutient ce projet, nous ne verrons a priori pas la fin de cette œuvre. Il s'agit donc de transmettre en même temps cette création, d'en faire à la fois une action, et une mémoire vivante et se faisant. D'où l'importance des expositions, des rencontres, des témoignages. Autant de raison à la fois philosophique, artistique et humaniste qui m'ont poussées à m'engager pour ce projet.

VIII- Mon parcours

Docteur en Philosophie & Épistémologie de puis février 2005. Cherchant à comprendre l'humain, je me suis très vite pris les chemins de traverse. Destinée à l'enseignement en Université, j'ai choisi de comprendre le monde, les cultures, les différences avant peut-être de pouvoir retourner vers l'enseignement. Très vite, j'ai donc orienté mon expérience professionnelle vers plusieurs dominantes : le journalisme, la communication, l'enseignement et les ressources humaines.

Comme journaliste, j'ai notamment été rédactrice en chef au sein de la revue Res Publica (éditée par les PUF de 1996 à 2005), secrétaire de rédaction remplaçante au sein du quotidien l'Humanité, pigiste pour différents médias. Reporter indépendante, j'ai toujours travaillé les images et le texte. Du transsibérien à l'Annapurna en passant par le Kosovo ou la traversée du Tibet, mes images ont nourri mon travail philosophique et d'écriture.

Comme chasseuse de têtes, j'ai découvert le monde des ressources humaines, le droit, l'art et la manière de trouver le bon profil pour un poste. Des années de compréhension du monde de l'entreprise et de ses règles.

Comme responsable de communication, j'ai travaillé plus de sept ans à la direction d'un Festival International de Films. J'ai également pris la tête de la communication interne, internationale au sein d'AXA.

Autant d'expériences riches et humaines qui m'ont fait prendre conscience de la nécessité de créer ma propre structure pour épauler le projet de Julien Friedler afin de rendre visible et accessible l'un des projets fondateurs de l'association.

Mes publications :

- *Paris, Moscou, Pékin : journal de bord du transmandchourien*, Jacques Flament Éditions, décembre 2011
- *Locke : de la différence entre les qualités premières et secondes*, Éditions Universitaires Européennes, décembre 2010
- *Rural Kosovo in pictures*, éd. EAR-WYG, septembre 2007
- Julien Friedler, *témoin du siècle*, juin 2006
- Co-auteur avec David Simard, *La laïcité*, éd. Bréal, février 2006
- *Le statut des qualités dans la philosophie moderne*, édition ANRT-Lille, juin 2005
- Auteur du « rôle des publics » dans *Les nouveaux territoires de l'Art*, éd. Sujet-Objet, novembre 2005
- Contributrice au *Dictionnaire de la Pornographie*, éd. Presses Universitaires de France, 2005
- « Philosophie & Internet », in *Pouvoirs du corps, corps du pouvoir*, éd. Rafaël de Surtis, coll. « La corne de Dionysos », octobre 2000
- *Ciro Rizzo*, catalogue de la Galerie « lo », mai 1999